

Charles Juliet

Lumières d'automne

Journal VI
1993–1996

**CHARLES
JULIET**

P.O.L
Extrait de la publication

Lumières d'automne

ŒUVRES DE CHARLES JULIET

Chez le même éditeur

L'Année de l'éveil, *récit* (Grand Prix des Lectrices de Elle, 1989,
« Folio », n° 4334)

L'Inattendu, *récit* (« Folio », n° 2638)

Ce pays du silence, *poèmes*

Dans la lumière des saisons, *lettres*

Carnets de Saorge

Affûts, *poèmes*

Lambeaux, *récit*, (« Folio », n° 2948)

À voix basse, *poèmes*

Rencontres avec Bram Van Velde

Rencontres avec Samuel Beckett

Fouilles, *poèmes*

Écarte la nuit, *théâtre*

Attente en automne, *nouvelles* (« Folio », n° 3561)

Un lourd destin, *théâtre*

L'Incessant, *théâtre*

Ténèbres en terre froide – Journal I

Traversée de nuit – Journal II

Lueur après labour – Journal III

Accueils – Journal IV

L'Autre Faim – Journal V

Au pays du long nuage blanc – Journal, Wellington

août 2003 – janvier 2004 (« Folio », n° 4764)

Cézanne un grand vivant

L'Opulence de la nuit, *poèmes*

Ces mots qui nourrissent et qui apaisent

*Les autres livres de Charles Juliet
sont répertoriés en fin de volume.*

Charles Juliet

Lumières d'automne

Journal VI

1993-1996

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2010
ISBN : 978-2-84682-370-8
www.pol-editeur.fr

1993

1^{er} janvier

Avant-hier soir, Catherine Camus à la télévision. Je l'ai écoutée avec un vif plaisir. Elle est simple et a su trouver la juste distance pour parler de son père et de son œuvre.

En France, il est de bon ton chez les intellectuels de prendre Camus de haut. On lui reproche notamment de n'être pas un philosophe – ce qui de mon point de vue, devrait être plutôt porté à son crédit. J'ai d'ailleurs remarqué bien souvent que des gens se permettent de parler d'un écrivain en mauvaise part sans connaître son œuvre. Ils n'ont lu qu'un ou deux livres, mais n'hésitent pas à juger et condamner. Ceux qui font la fine bouche face à cette œuvre, devraient s'aviser de ce que, traduite en une cinquantaine de langues et lue dans le monde entier, elle ne peut être qu'une œuvre qu'on a profit à lire. Mais bien souvent que de jalousies et de partis pris chez ceux qui l'ont dédaignée.

4 janvier

Dans l'ex-Yougoslavie, la barbarie continue. Une barbarie planifiée. Sous prétexte de « purification ethnique », les Serbes s'acharnent sur les Bosniaques : villes bombar-

dées, pillages, maisons détruites, villages rasés, camps de concentration, tortures, massacres méthodiques des populations civiles...

Le viol comme instrument de terreur. Adolescentes violées par vingt soldats qui ricanent. Les filles sont violées en présence de leurs parents, les mères en présence de leurs enfants, les femmes en présence de leur mari. Une femme violée pendant trois jours par une dizaine de soldats. Et aussi des hommes sexuellement mutilés, pendus, égorgés...

Ces nationalistes serbes sont fanatisés. Et quand quelqu'un est fanatisé, il est capable de commettre les pires horreurs sans s'émouvoir, ivre de l'immonde jouissance de pouvoir sans frein humilier, terroriser, exécuter qui il veut.

Sur la photo que j'ai sous les yeux : un homme et un couple musulmans viennent d'être abattus. Une cigarette à la main, un membre du commando serbe décoche un coup de pied au cadavre de la femme.

6 janvier

Reportage sur ces gamins colombiens qui se construisent des chariots de fortune, et qui, de jour comme de nuit, se lancent à folle allure dans les lacets de cette route de la cordillère des Andes reliant Bogotá au port de Buenaventura. En voulant arriver les premiers auprès d'un poids lourd en panne qu'il faut aller signaler à un mécano ou dont il est nécessaire de surveiller le chargement, ils frôlent la mort – et parfois la trouvent – à chaque tour de roue. Hallucinant ! Chaque fois, ils jouent leur vie pour quelques piécettes. Les travailleurs saisonniers qui gravissent cette route à pied ne sont pas mieux lotis que ces trompe-la-mort... Pour les uns comme pour les autres, une même misère qu'ils ne pourront jamais vaincre.

7 janvier

Il y a plusieurs années, Hélène, la sœur de Geneviève, avait été invitée à dîner chez un médecin qui connaissait

les parents de M.L. Au cours du repas, loin de se douter qu'Hélène et moi étions amis, il avait raconté que ces pauvres gens n'avaient pas eu de chance. En effet, leur fille s'était mariée avec un garçon qui s'était mis dans la tête de vouloir écrire. Or il s'était avéré que ce garçon n'en avait pas été capable, et après quelques années, il avait fallu se résoudre à admettre qu'il n'était qu'un bon à rien.

Si je n'avais pas deviné ce que les parents de M.L. pensaient de moi, ce qu'Hélène m'a rapporté me l'aurait appris. Mais à aucun moment je n'ai pu leur en vouloir. Car ce qu'ils pensaient de moi c'était exactement ce que je pensais moi aussi. Pendant plusieurs années, alors que je me débattais contre mes difficultés et luttais contre mon épuisement, j'ai vécu écrasé par la hantise d'être un raté. Ce qui m'a sauvé, ce fut d'avoir une bonne santé physique, une bonne santé mentale – dans les pires moments, j'ai toujours su garder le cap – et d'avoir près de moi une M.L. qui n'a jamais douté.

8 janvier

Un paysan de Jujurieux s'est rendu à Bourg en camionnette pour acheter un tracteur. Toutes ses économies étaient contenues dans deux sacs gonflés de billets de banque. Près de lui se tenait un ami armé d'un fusil de chasse. Au cas où ils auraient été attaqués!

Enfant, quand j'entrais dans la nuit un bidon de lait à la main et que je courais par des chemins sans lumière, je pensais chaque fois que j'allais mourir.

11 janvier

Hier soir à la télévision, une émission consacrée à Sarajevo assiégée et pilonnée par l'artillerie serbe depuis maintenant vingt et un mois. Deuxième hiver pour ses habitants à vivre dans la peur, le froid, la faim, parmi les blessés et les cadavres.

Je me souviens bien de cette ville, des deux jours que nous y avons passés.

Avant-hier, deux autres émissions.

Sur des enfants roumains qui ont quitté leur famille ou fui l'orphelinat dans lequel ils étaient maltraités. Ils vivent dans les rues en mendiant, se droguant, se prostituant. L'hiver, ils se réfugient dans les égouts. Ils se droguent avec un nouveau produit extrêmement nocif causant des lésions au système nerveux.

En Inde, sur ces hommes de peine qui tirent les pousse-pousse. Ils sont dix à vivre dans une petite pièce. Pieds nus, ils arpentent des rues à la chaussée défoncée. Pendant la mousson, quand elle est submergée par trente centimètres d'eau, ils ne voient pas les trous et se blessent.

L'un d'eux va s'endetter pendant dix ans pour constituer la dot de sa fille.

Les cadavres qu'on trouve dans les rues sont recherchés. Ils font l'objet de tout un trafic. On les laisse pourrir pendant deux mois jusqu'à ce que la chair se détache des os. Ceux-ci sont envoyés dans des universités américaines tandis que la chair putréfiée est expédiée en Europe où elle sert à la préparation des crèmes de beauté!

Les bidonvilles. Un dénuement et une saleté inimaginables.

Quand un moribond étendu sur un trottoir près d'un caniveau, a bu une eau charriant toutes sortes de détritrus, j'ai failli vomir.

13 janvier

On me fait parfois remarquer qu'il y a en moi un fond de candeur. Peut-être. Mais candeur n'est pas naïveté.

Quand l'œil intérieur s'est clarifié, il clarifie le regard que nous portons sur le monde extérieur.

15 janvier

Déjeuner avec Jean-François. Il a été enfant de troupe à Aix et il m'a à nouveau raconté comment il s'était enfui de l'École en 1968. J'ai déjà parlé de sa fugue dans mon Journal précédent, mais cette fois, son récit était riche de plus de détails, et je vais donc relater ce qu'il m'a appris.

Il faisait partie du club de spéléologie, et avant de quitter la caserne, il avait écrit une lettre dans laquelle il indiquait qu'il allait se supprimer en se jetant dans un gouffre. Aussitôt des recherches avaient été entreprises, mais son corps n'ayant pas été retrouvé, on l'avait considéré comme disparu. Sa mère en avait été avisée et avait dû se faire à cette idée que son fils n'était plus de ce monde.

En réalité, il avait pris la direction de l'Espagne, avec pour tout viatique un peu d'argent, *Terre des hommes* de Saint-Exupéry et un camembert.

De peur d'être repéré et arrêté, il ne pouvait faire du stop. Il est donc parti à pied, empruntant des sentiers, des chemins de campagne, évitant de traverser des villages, dormant à la belle étoile.

Un soir, un car de touristes s'était arrêté sur le bord de la route non loin du champ où il allait passer la nuit. Il avait un tel besoin de présence humaine qu'il lui avait fallu durement lutter contre lui-même pour s'empêcher de les rejoindre.

Le camembert qu'il avait gardé le plus longtemps possible, après quelques jours dans son sachet en plastique, avait fini par fondre et engluier *Terre des hommes*. Une nuit, pris de fringale, il avait arraché la couverture du livre et englouti sans reprendre haleine cet agglomérat spongieux fait de papier et d'une pâte avariée qui puait.

D'ascendance espagnole, Jean-François s'était rendu une ou deux fois outre-Pyrénées avec sa mère. Il avait gardé le laissez-passer l'autorisant à quitter le territoire français, et grâce à ce papier, il n'avait eu aucune difficulté à franchir la douane.

Sa première nuit en Espagne, il l'avait passée sous un oranger en fleur. Il se souvient encore de l'odeur qui régnait dans ce champ et du faible claquement qu'émettaient les fleurs en se détachant des branches.

Parlant un peu l'espagnol, il lui avait été facile de trouver des petits boulots : faire la plonge dans un restaurant, ramasser des fleurs, travailler en usine pour mettre des fruits en boîte.

Une famille de gens pauvres avait accepté de l'héberger, et en retour, il leur donnait la moitié de ce qu'il gagnait.

Il était follement heureux de se sentir libre et tout lui était plaisir : flâner dans les rues, entrer dans un bar, voir des gens, être seul...

Il avait rencontré une fille, en était amoureux, et c'est elle qui, prise de compassion pour la mère de Jean-François, l'avait convaincu de rentrer en France.

Il n'avait jamais écrit à sa mère. Quand il est arrivé, il a poussé la porte sans avoir frappé. Sa mère était en train de faire son lit, et lorsqu'elle l'a vu apparaître, elle s'est assise, le visage livide, incapable de parler, près de s'évanouir.

Mais l'histoire n'est pas finie.

À l'École d'Aix, des étudiants qui effectuaient leur service militaire et nous surveillaient pendant les heures d'études, acceptaient de nous faire de petits achats lorsqu'ils sortaient en ville : des enveloppes, des timbres, des cartes postales... Déjà fou de cinéma, Jean-François avait demandé à l'un d'eux de lui acheter une biographie des Marx Brothers, artistes burlesques américains. Mais au lieu de la biographie désirée, il avait reçu *Le Capital* de Karl Marx, un livre que dans cette École, il valait mieux ne pas exhiber. Mais par bravade, pour affirmer son insoumission, Jean-François l'avait gardé. Il s'était même forcé à en lire des passages et à prendre des notes. Revenu en France, la police l'avait soumis à des interrogatoires. Après sa fugue, on avait découvert le cahier où figuraient ses notes sur Marx, et on en avait déduit qu'il était un espion travaillant pour le compte de l'URSS.

20 janvier

Invité à dîner par H. venu d'un village situé à trois heures de route. Il sera bientôt à la retraite. Il partira alors à Madagascar avec sa compagne. Ils reviendront dans un an puis repartiront.

Une enfance meurtrie. Son père le battait à coups de ceinturon et lui répétait qu'il était un minable, qu'il ne ferait jamais rien dans la vie. Une sœur aînée, élevée différemment, et à qui on témoignait de l'affection.

Il n'a pas pu faire des études, mais par la suite, a travaillé d'arrache-pied pour devenir un spécialiste en électronique et en informatique.

À vingt-trois ans il a lu Krishnamurti.

Il s'est marié et le lendemain du mariage a compris qu'il avait commis une erreur. Il a attendu que leurs deux enfants soient grands pour divorcer.

Une femme divorcée, mère de deux enfants, est devenue sa compagne. Ils ont vécu avec quatre adolescents et ont dû faire face à de nombreux et graves problèmes. Après être allée très loin dans sa volonté d'autodestruction – cambriolages avec mort d'homme, prostitution – la fille de sa femme, à vingt-trois ans a été enterrée il y a deux jours. Morte d'une overdose dans un train. Elle se droguait depuis six ans.

J'ai eu avec cet homme un très bon contact. Comme si nous étions des amis de longue date. Un homme solide, équilibré, intérieurement riche, d'une grande sensibilité. Il a beaucoup souffert et se sent concerné par la souffrance d'autrui. Il espère achever sa vie en ne possédant rien.

25 janvier

L'été dernier, à l'instigation de deux associations culturelles et du *Journal de Genève*, des écrivains de Suisse romande et des écrivains de Rhône-Alpes ont échangé une lettre. J'avais oublié la réponse que j'avais rédigée et je viens de la retrouver.

Il fait si chaud. On étouffe. Envie de dormir. Et mes yeux tombent sur ce texte qu'Antonin Moeri m'a adressé au début de l'été. Ses premiers mots : « *Dormir encore. Dormir toujours.* » Suit une lettre d'un ton très libre à laquelle il m'est demandé de répondre. Mais comment s'emparer d'un stylo quand le sommeil vous gagne et que le correspondant qui devrait vous tirer de votre torpeur vous apprend qu'il est un grand dormeur, qu'il vous invite par là même à aller vous étendre et sombrer dans le sommeil où pouvoir oublier votre fatigue, l'été, cette chaleur qui tue. Pourtant, quoique déjà embrumé, le regard poursuit sa lecture et des mots qui font saillie empêchent les paupières de totalement se fermer. Le destinataire de la lettre est traité de puritain lyonnais, et forcément, il sourit, tant il sait qu'il ne mérite pas qu'on lui applique ces mots. Il les relie d'ailleurs aussitôt à ce que lui a écrit une amie dans une lettre récente. Cette amie a vu un portrait de lui, il y a peu, dans un magazine, et elle lui a dit que sur cette photo – conçue par le photographe, non pour donner à voir un visage, mais bien plutôt pour créer un choc – il a l'air d'un maffioso fatigué. Alors il s'inquiète. Lui et son double, le présumé puritain et le maffioso supposé, ils se demandent s'ils peuvent concilier ces deux extrêmes. Un puritain racorni peut-il être aussi un maffioso écroulé ?

Vaste question, qui touche à la métaphysique, et que je soumetts à ceux qui voudront bien explorer de tels abîmes.

Mais la conflagration déclenchée en lui par l'évocation de ces entités si violemment contraires l'a fait émerger de sa brume. Il poursuit à nouveau sa lecture : « Ne pas me rendre complice de la truanderie universelle », a écrit l'inconnu. Une phrase qui fait mouche. Et qui persuade celui qui la reçoit qu'une amitié pourrait se nouer sur la base de cette seule déclaration. D'autant que cet inconnu a déjà un riche passé. Il a vécu à Mexico, fait du théâtre, fréquenté des metteurs en scène et des écrivains de talent. L'écouter doit être passionnant. Le sommeilleux est maintenant tout à fait éveillé. Il lui vient à l'idée qu'il devrait saisir l'occasion

de cette réponse pour lui proposer une rencontre. De nombreuses questions lui brûlent déjà les lèvres.

29 janvier. Nîmes

Déjeuner avec Lucile. Elle vit dans un petit village des Cévennes et m'a longuement parlé de son compagnon, âgé de quarante-cinq ans. À deux reprises, il a cessé tout travail – la première fois, pendant quatre ans. Il voulait lire, s'employer à se connaître, chercher des réponses aux questions qui le tenaillaient. Il vit en ascète, est habité par la passion de la connaissance. Pour avoir un gagne-pain, il vient de créer une entreprise d'informatique et travaille pour les Télécom. J'espère avoir l'occasion de le rencontrer.

Je veux reprendre cette nouvelle que j'ai commencée en Allemagne, soit un dialogue entre l'homme que je suis devenu et celui que j'aurais été si je n'avais pas quitté mon village.

7 février

J'ai participé aujourd'hui au Centre Thomas-More, à La Tourette, à une rencontre de psychanalystes autour de Raymond Cahn, psychanalyste et ancien médecin, directeur d'un hôpital pour adolescents. Il est l'auteur d'*Adolescence et folie. Les déliaisons dangereuses* et il traitait aujourd'hui de « L'adolescence et la psychanalyse ».

Au cours de cette rencontre je me suis senti tout petit et je me demande bien pourquoi j'accepte parfois de telles invitations. Si en toute inconscience je me laisse parfois inviter, je crois que c'est pour me mettre en danger, observer comment je réagis quand je suis confronté à mes limites, à mes manques. Je ne fais d'ailleurs pas preuve d'un grand courage en courant le risque d'apparaître tel un béotien. Je ne crains pas de laisser voir mes insuffisances.

8 février

Ceux qui pensent en fonction d'un savoir qu'ils ont tiré du monde extérieur.

Et ceux qui pensent à l'aide d'une connaissance qu'ils puisent en eux-mêmes, connaissance qu'ils ont découverte pas à pas en se risquant sur le chemin qui les conduisait à leur source.

10 février

La pire des solitudes, c'est être coupé de soi-même, c'est vivre dans l'ignorance de ce qui nous gouverne, c'est ne rien comprendre à ce que nous sommes. La plupart des hommes sont dans ce cas.

16 février

Poète, ethnologue, spécialiste des cultes de possession en Côte-d'Ivoire, au Mali et au Brésil, Jean-Marie Gibbal était un ami. Il est décédé hier d'une tumeur au cerveau. Il avait cinquante-quatre ans. Auteur du *Masque intérieur* et de *Génies du fleuve*. Je l'avais rencontré il y a une vingtaine d'années quand il m'avait demandé un petit texte pour *Exit*, une revue d'art et de poésie qu'il avait cofondée avec trois amis.

C'était un grand et fort gaillard que j'aimais rencontrer et qui est venu dîner à la maison à plusieurs reprises.

Pour lui rendre hommage, je reprends ici un petit texte écrit il y a quelques années et qui figure au dos d'un de ses ouvrages :

Il est des êtres qui, pour se chercher, éprouvent le besoin de se couper du monde et de s'établir dans la solitude. D'autres préfèrent au contraire partir à leur découverte en multipliant les rencontres et les expériences. Jean-Marie Gibbal est l'un d'eux. L'amitié, l'écriture, le jazz, l'ethnologie, l'Afrique, le Brésil, la peinture, l'aventure de la revue Exit, ont constitué pour lui une

nourriture riche, copieuse, parfois hautement relevée, en même temps qu'ils lui tendaient un miroir où, tantôt net, tantôt flou, apparaissait un visage qu'il s'appliquait à déchiffrer.

Mais pour reprendre souffle, il arrive à Jean-Marie de faire halte. Revenu dans sa maison de campagne, il griffonne alors des notes où il raconte le fil des jours : le départ de la femme aimée, la mort d'une grand-mère, le plaisir de retrouver des amis, l'amitié de Georges Perros, un paysage, une odeur, la lumière, la solitude...

Ces notes toutes simples, on peut les recevoir comme ces confidences auxquelles se livre un voisin de table à la fin d'un repas. Elles ne nous apprennent rien d'exceptionnel. Mais la voix émeut, livre accès à un être qui se révèle attachant. Alors l'écoute se fait plus attentive, l'amitié circule, la respiration devient plus ample.

17 février

Dans un café. Un inconnu m'aborde. Environ vingt-cinq ans. Il m'apprend que sa compagne, une Australienne, vient de partir à Stuttgart et qu'il ne la reverra que dans six mois. Il est malheureux, me raconte son histoire, puis me lit le poème qu'il a écrit à son intention.

20 février

D'une inconnue, cette parole qui n'a pu que me toucher :
– *Vous avez écrit avec mes mots.*

1^{er} mars

Rencontre de Q.C. qui m'a été adressé par M. Laurent, mon ancien professeur.

Cet homme m'a profondément remué. Une vie de tribulations, longtemps désordonnée, chaotique.

Il est le cinquième d'une famille de neuf enfants. Un père extrêmement sévère, autoritaire, perfectionniste. Qui a eu de nombreuses aventures et plusieurs enfants hors

mariage. A mis Q. au séminaire où il a beaucoup souffert. À seize ans, il s'est enfui, et pendant plusieurs années, n'a plus donné signe de vie à sa famille. A participé au mouvement de Mai 68. Drogué à l'héroïne. Il a vécu misérablement de petits boulots. N'a fréquenté pendant des années que des marginaux, des paumés, des prostituées. A aimé une femme qui était intelligente, douée, qui jouait fort bien du piano, mais qui a sombré dans la démence et s'est jetée du haut d'un cinquième étage.

Il a refusé de faire son service militaire et a trouvé refuge en Suisse. De retour en France, il a écopé de onze mois de forteresse.

Il a vécu en Afrique. La drogue, puis cinq mois de prison. Il est resté là-bas pendant encore deux ans. Il conduisait d'énormes camions charriant des grumes.

De retour en France, un de ses copains décide de faire une fête pour ses vingt-neuf ans avec tous ses amis. Au cours de cette soirée, lui qui parlait peu se lance dans un monologue de plusieurs heures. Il raconte qu'il a toujours fait ce qu'il a voulu, qu'il a déjà eu une vie bien remplie, qu'il n'a rien à regretter et qu'il peut s'estimer heureux. Et que même s'il devait apprendre qu'il mourrait jeune, il aurait encore de bonnes raisons de se montrer satisfait. Comme il prononçait ces mots, il a pris sa tête dans ses mains, disant qu'il avait soudain très mal. En réalité, il était victime d'une hémorragie cérébrale, et en présence de tous ses copains et amis, il est passé de vie à trépas en quelques secondes.

À l'approche de ses vingt-neuf ans, Q. vivait dans une maison du Berry. Elle était délabrée et il y pleuvait à l'intérieur. Depuis des années, il vivait avec l'obsession du suicide. Il considérait que chaque jour qui passait était un jour de gagné.

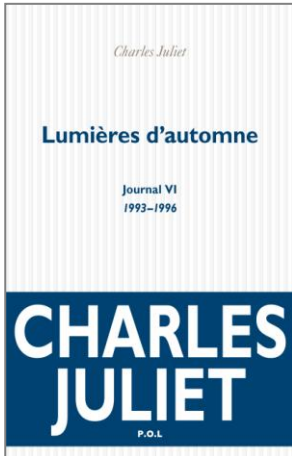
– *Un soir, poursuit-il, je n'en pouvais plus. J'étais à bout. Je me sentais vaincu et ma haine était tombée.*

– *Votre haine... Mais la haine de quoi? De qui?*

– *De mon père... Il m'a écrasé. A bousillé mon enfance.*

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en janvier 2010
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2130 – N° d'édition : 170801
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : février 2010

Imprimé en France



Charles Juliet
Lumières d'automne

Cette édition électronique du livre
Lumières d'automne de CHARLES JULIET
a été réalisée le 17 février 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2010 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782846823708)
Code Sodis : N41946 - ISBN : 9782818002704
Numéro d'édition : 170801